

David Foenkinos :

Le potentiel érotique de ma femme
Gallimard, 2004

Grâce au succès de leur société, Hector et Brigitte déménagèrent dans un appartement de cinq pièces, composé d'un grand salon et de quatre chambres. Chaque soir, le couple torride changeait de lit pour faire l'amour. Ils pensaient vraiment que la routine était une question de lieu et non de corps, illusions.

II

Il est impossible de savoir exactement à quel moment la chose s'est produite. Il s'agit sûrement du vague écho d'un sentiment au départ incertain. D'ailleurs, on ne peut pas dire qu'Hector se soit alarmé dans les premiers jours.

Cet été était davantage qu'une promesse, on savait avec certitude que les rayons du soleil chatouilleraient les corps des amoureux ; à une époque où tout le monde parlait de la mort des saisons, sujet favori de tous ceux qui ont *vraiment* quelque chose à se dire, cet été n'allait trahir personne. Brigitte avait mis une tenue des plus quelconques pour faire ce qu'elle appelait *son* ménage. Hector voulait aider (leur mariage avait tout juste un an), mais Brigitte riait en disant que son aide lui ferait perdre du temps, ah les hommes. Hector se mit à chanter quelques paroles d'une vieille chanson, Brigitte adorait sa voix. Elle se sentait heureuse et rassurée, heureuse même dans le nettoyage du samedi après-midi. Cet

été, ils avaient décidé de ne pas partir pour profiter de Paris sans les Parisiens. Ils se promèneraient le long de la Seine, le soir, avec les étoiles filantes et les amoureux fixés par leur bonheur. Brigitte serait une princesse. Pour l'instant, il fallait nettoyer. Les rayons du soleil trahissaient le manque de netteté des vitres.

Le manque de netteté des vitres, c'est le début de notre drame.

La vitre est ouverte. Au loin, on entend sûrement le bruit des femmes pressées et des hommes pressés de les rattraper. Hector, à son habitude, est assis à lire une revue de décoration, il pense au mobilier de son salon comme il pourrait penser à la rentrée scolaire de ses enfants s'il avait eu le temps de procréer. Brigitte s'active dans son ménage, Hector relève la tête, il quitte la revue. Brigitte est sur un escabeau en bois, ses deux pieds ne sont pas positionnés sur la même marche, si bien que ses mollets supportent deux poids différents ; autrement dit, le premier mollet sur la marche supérieure est d'une rondeur sans faille, alors que le second demeure marqué par la nervure de l'effort. L'un est naïf, l'autre sait. Après la vision de ses deux mollets, Hector remonte la tête pour embrasser du regard les hanches de sa femme. On perçoit un mouvement léger, des ondes régulières comme les calmes ressacs du soir, et il suffit de relever davantage la tête pour comprendre le pourquoi de ce mouvement. Brigitte nettoie les vitres. On ralen-

tit. Brigitte nettoie la partie supérieure des vitres. C'est du bon travail, et le soleil profite déjà des premières brèches dues à la propreté. Avec délicatesse, avec évidence dans le poignet, Brigitte nettoie et traque les moindres traces sur les vitres ; il faut ne plus rien apercevoir, faire apparaître la transparence. Brigitte replace quelques mèches de cheveux dans sa queue-de-cheval. Hector n'a jamais rien vu d'aussi érotique. Certes, son expérience en matière d'érotisme ressemble au charisme d'une fissure. Le salon se chauffe au soleil. Sentant un regard bloqué sur elle, Brigitte se retourne pour vérifier : effectivement, son Hector de mari a les yeux rivés sur elle. Elle ne peut pas voir à quel point il a la gorge sèche. Et voilà, la vitre est propre. Hector vient de se confronter au bonheur, c'est aussi simple que ça. Il ne faut surtout pas y voir une manifestation machiste, Hector est l'échantillon le moins machiste qui soit, vous le savez. C'est juste que le bonheur ne s'annonce jamais. Dans certaines histoires, il se manifeste au moment où le chevalier sauve la princesse ; ici, il surgit au moment où le héros regarde l'héroïne laver les vitres.

Je suis heureux, pensa Hector.

Et cette pensée n'était pas près de le quitter.

Après le nettoyage, Brigitte partit rejoindre une copine pour profiter des soldes de juillet ; elle reviendrait à coup sûr avec deux robes, un gilet mauve, et quatre culottes. Hector avait rendez-vous avec rien,

alors il resta assis face à la vitre propre. Puis, subitement, il se leva et s'étonna du moment d'absence qu'il avait vécu. Cela faisait une demi-heure que sa femme était sortie. Il avait végété, la gorge sèche, dans un monde mort. Aucune pensée n'avait traversé son cerveau.

En plein cœur de la nuit suivante, Hector repensa à ce grand moment pendant lequel sa femme avait lavé les vitres. Ce moment de bonheur pur, un instant dans la vie de ma femme, pensa-t-il, un instant adoré. Immobilisé, il se positionnait face à la nuit avec un sourire, humiliant par son étonnant développement tous les sourires de son passé. Tous ceux qui vivent un intense bonheur éprouvent la peur de ne plus parvenir à revivre un tel instant. L'étrangeté du moment élu le troublait tout autant. On aimait parfois d'une manière extravagante dans le douillet du quotidien, c'était peut-être aussi simple que ça. Il ne fallait pas chercher à comprendre, on gâchait trop souvent les bonheurs à les analyser. Alors Hector caressa doucement les fesses de Brigitte, sa culotte était neuve. Elle se retourna, inlassable féminité, et quitta ses rêves pour l'homme de son lit. Hector glissa le long du corps de Brigitte et lui écarta les cuisses ; elle perdit ses doigts dans ses cheveux. L'équilibre venait vite, leurs deux corps étaient face à face, blancs et utiles. Elle serrait fortement son dos, il attrapait sa nuque. Au bord de la sensualité somnolait la violence. Il n'y avait rien que l'acte. Les soupirs fai-

saient penser à des gorgées d'eau dans le désert. On ne pouvait pas savoir qui prenait le plus de plaisir, l'omniscience s'arrêtait devant les orgasmes possibles. On savait juste qu'Hector, au moment de venir, alors que sa tête avait été une coquille vide, au moment de jouir, était encore hanté par cette image, Brigitte qui lavait les vitres.

Les jours suivants passèrent sans encombre. Hector repensa à ce qu'il avait ressenti, sans être encore capable de percevoir le lien avec son passé. Se croyant complètement guéri de la collectionnisme, il se moquait parfois de cette folle façon qu'il avait eue de mener sa vie en marge de l'essentiel. Depuis qu'il avait rencontré Brigitte, toute idée de rechute lui paraissait improbable. La sensualité évidente, la saveur brigittienne, toutes ces nouvelles sensations avaient un point commun : l'unicité. Il n'existait qu'une Brigitte comme la sienne, et en tombant en adoration devant un *objet unique*, l'objet de son amour, il se sevrerait de son angoisse d'accumulation. On peut collectionner les femmes, mais on ne peut pas collectionner la femme qu'on aime. Sa passion pour Brigitte était impossible à dupliquer.

Et plus il l'aimait, plus elle était unique.

Chacun de ses gestes, unique.

Chacun de ses sourires, aussi unique qu'un homme.

Mais ces évidences n'empêchaient en rien la possible fascination pour un seul de ces gestes. N'était-

ce pas ce qui se tramait dans le cerveau d'Hector ? Un peu trop sûr de lui, il oubliait son passé et l'acharnement avec lequel la collectionniste était toujours revenue s'imposer à lui. La pensée tenace du lavage de vitre respirait la rechute perfide. Hector devait faire très attention, une tyrannie le guettait, et, fidèle à sa légendaire impolitesse, la tyrannie ne frappait jamais avant d'entrer.

III

Ce que certains de nous redoutaient eut lieu. Clarisse ne se coupait plus les ongles depuis presque deux mois quand elle accepta un acte sexuel, somme toute assez sauvage, avec Ernest. Sa jouissance fut très honnête et lui coûta plusieurs griffures dans le dos, traces indiscutables d'une maîtresse tigresse. Grand frère d'Hector et grand dadais surtout, Ernest devait ne plus se dévêtir pendant une bonne douzaine de jours, et faire croire à Justine qu'il avait subitement froid au dos. La peur d'être découvert ne lui faisait pas regretter tous ces instants où il avait embrassé les épaules de Clarisse la tigresse dans l'obscurité d'une vaste chevelure. Si l'amour physique est sans issue, Justine s'enfonça dans l'impasse pour, en pleine nuit, soulever le tee-shirt de son mari qui, il faut dire, dormait depuis douze ans torse nu. Il y avait du louche, et les femmes sont toujours là pour repérer le louche. Il dut faire sa valise sans

même finir sa nuit, et encore moins ce rêve érotique qui paraissait prometteur (une Chinoise). Avant l'aube, il sonna donc chez son frère pour lui dire qu'il couchait avec une brune du cabinet, Clarisse est son prénom, et que sa femme, maudites griffes, venait de le débusquer, est-ce que je peux dormir chez toi, enfin dormir, il doutait d'y parvenir, mais c'était juste que dormir à l'hôtel avec ce qui venait de lui arriver, ça ne le tentait pas. Hector trouva l'énergie nécessaire pour déployer simultanément compassion, tendresse fraternelle, et proposition d'un lit-canapé aussi mou que moderne. Ernest se sentit bien dans ce nouveau lit (et si la Chinoise revenait...), avant de se ressaisir dignement dans le malheur.

Ernest avait toujours été solide. Adeptes des grandes phrases sur la vie, le voilà qui se transformait en loque du dimanche. Et c'était le pire des dimanches, celui qu'on nous raccourcissait d'une heure. Il rattrapait toutes ces années où il ne s'était pas lamenté. Le pauvre homme s'enfonçait dans le tunnel... Et sa fille ! La petite Lucie, mon Dieu, il ne la verrait plus jamais ! Il ne serait même pas là quand elle rentrerait au petit matin avec les yeux rouges des adolescentes molles et dépravées. Voilà, tout était fini. Il fallait toujours regarder les ongles des femmes avec qui on couche. Quel nigaud ! Il ne lui resterait plus que le travail, il s'y plongerait dès demain pour crouler sous les dossiers. Quant à son

divorce, on connaissait le dicton : les cordonniers sont souvent les plus mal chaussés, etc. Là, c'était pareil ; les avocats plaidaient affreusement mal leur cause. C'est aussi pourquoi ils se mariaient souvent entre eux, pour annuler l'effet. Ernest demanderait à Berthier de s'occuper de lui. Il était brave ce Berthier. De plus, en tant que célibataire endurci (Berthier avait atteint ce degré de célibat où l'on oublie l'existence des femmes), il ferait tout pour accélérer les choses. Entre hommes qui allaient s'emmerder sec dans la vie, il fallait s'entraider. Non vraiment, il serait parfait ce Berthier. Il aurait même mérité d'être mentionné plut tôt dans cette histoire.

*

Hector fut très perturbé par la mauvaise passe de son frère, et davantage encore par une étrangeté : Ernest, jusqu'ici champion quasi olympique du bonheur, plongeait au moment précis où lui-même voyait enfin la vie en rose. Ses parents n'avaient pas voulu de deux fils en même temps ; autrement dit, ils ne pouvaient être tous deux, simultanément, assis sur la même case. On aurait dit que la roue avait tourné et qu'Ernest allait vivre à son tour, et pour le plus grand bonheur d'Hector, une vie de dépressif. Leur vie de frère était une schizophrénie.

*